

Qui est Dieu ?

Ou depuis quand et pourquoi les juifs se disent-ils monothéistes ?

Jean Soler

DANS **TOPIQUE** 2006/3 n^o 96 , PAGES 23 À 37

ÉDITIONS **ASSOCIATION INTERNATIONALE INTERACTIONS DE LA PSYCHANALYSE (A2IP)**

ISSN 0040-9375

ISBN 2847950869

DOI 10.3917/top.096.0023

Date de mise en ligne : 01/02/2008

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-topique-2006-3-page-23?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Association Internationale Interactions de la Psychanalyse (A2IP).

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

QUI EST DIEU ? ou depuis quand et pourquoi les Juifs se disent-ils monothéistes ?

Jean Soler

Quand on parle de Dieu, il faut savoir de quoi l'on parle. Rien n'est pire que d'entretenir la confusion dans un domaine qui ne s'y prête que trop. Le mot « Dieu » ne peut désigner que la divinité adoptée par les trois religions « monothéistes », laquelle a pour caractéristique principale d'être conçue comme la seule à exister. « Nous croyons en un seul Dieu... », ainsi commence le *Credo* élaboré par la chrétienté au concile de Nicée en 325. Les chrétiens ne font que reprendre là le dogme reçu des juifs, à l'époque de Jésus, et les musulmans, quelques siècles plus tard, emprunteront cette conviction aux juifs et aux chrétiens que Mahomet fréquentait. « Il n'y a de dieu que Dieu », dit le Coran (III, 62) : c'est la meilleure définition du monothéisme. Il suit de là que ceux qui voient « Dieu » ou le « monothéisme » partout ailleurs se trompent ou nous trompent. Le monothéisme est une croyance collective apparue d'abord chez les Juifs, et dotée, comme tout phénomène historique, d'un côté aléatoire, imprédictible : il aurait pu ne pas exister. Ses développements sont eux-mêmes historiques : non nécessaires. Si un empereur romain, Constantin, ne s'était converti au christianisme (c'est lui qui a convoqué le concile de Nicée) et s'il n'avait été suivi dans cette voie par ses successeurs, qui ont fait du christianisme une religion d'État imposée à tous les peuples de l'Empire, le christianisme aurait peut-être disparu. Le judaïsme ne doit lui-même sa survie qu'au christianisme qui, de simple secte du judaïsme qu'il était à l'origine, est devenu hégémonique, obligeant les Juifs à se définir comme différents des chrétiens, ou à adopter la religion dominante. Si Mahomet a pu fédérer, autour du Dieu unique, des tribus arabes dispersées et rivales, rien ne prédestinait ce chamelier à le faire. Sauf si l'on interprète ces événements d'un lointain passé à la lumière du monothéisme lui-même, qui donne à croire que ce qui arrive partout dans le monde est voulu par Dieu. Étant seul

à exister, il est seul à décider, pensent les monothéistes, au lieu que les peuples polythéistes imaginent entre les dieux des différences de point de vue et des rivalités d'intérêt qui rendent impossible l'idée même de Providence. Aussi faut-il récuser comme illusoire toute vue qui fait état d'un monothéisme primitif dans l'histoire de l'humanité : certains préhistoriens ont avancé naguère cette idée, sans pouvoir l'appuyer sur des documents recevables, puisque, par définition, la préhistoire étudie l'histoire avant l'écriture, et que des tombes ou des dessins sur les murs de grottes ne peuvent nous apprendre rien de précis sur les croyances de l'époque.

Il faut récuser aussi le concept de « monothéisme » appliqué à des systèmes polythéistes, sous prétexte que les différentes divinités s'y organisent en un système cohérent. L'unité relative d'une religion à plusieurs dieux est tout autre chose qu'une religion qui décrète que tous les dieux sauf un sont inexistantes. Il y a dans le monothéisme une dimension polémique délibérée. L'affirmation qu'il n'y a qu'un Dieu vient chaque fois combattre une vision du monde concurrente, soit dans la religion des sociétés étrangères avec lesquelles on est en contact, soit dans la religion antérieure, au sein de sa propre société.

Il faut récuser enfin l'idée que les trois monothéismes historiques seraient des réalisations différentes et complémentaires d'une même entité préexistante, « le » monothéisme – entité qui n'existe nulle part ailleurs que dans l'esprit de ceux qui la décrivent comme un fait anthropologique, alors qu'elle ne repose que sur un a priori religieux : puisque la Vérité est qu'il n'y a qu'un Dieu, on doit retrouver Dieu dans toutes les religions, sous des présentations diverses et, plus précisément, dans les religions qui s'appuient sur les Révélation dont témoignent la Bible, ensuite le Nouveau testament, et enfin le Coran. Cette argumentation ne peut convaincre que ceux qui sont déjà convaincus. À ces derniers nous sommes aujourd'hui en mesure d'opposer une objection capitale : la Bible n'est pas un livre monothéiste ; elle ne contient aucune Révélation du Dieu Un.

LE DIEU DE LA BIBLE

Il serait grand temps d'en finir avec les erreurs d'interprétation nées dans le judaïsme post-biblique et devenues, par le biais du christianisme, des lieux communs de l'Occident : notamment que le dieu de la Bible est tellement transcendant (tellement au-dessus des divinités des « païens », qui sont anthropomorphes) qu'il était interdit de le représenter et même de le nommer.

La non représentation des dieux, loin de fournir la preuve d'une religion élevée, épurée, spiritualisée, autrement dit “développée”, est un indice d'archaïsme. Les premiers Romains ne représentaient pas leurs dieux, affirme, à juste titre, Varron. Les Germains n'avaient pas de statues de leurs divinités, explique Tacite

dans le livre qu'il leur a consacré. Les Perses, au témoignage d'Hérodote qui a séjourné parmi eux, ne représentaient pas leur dieu principal, assimilé par lui à Zeus. Ils ne bâtissent même pas, dit-il, de temples pour leurs dieux, au contraire des Grecs (et des Hébreux eux-mêmes, qui appellent leurs temples des « maisons » du dieu). L'anthropomorphisme est un faux problème. Toutes les religions sont anthropomorphes. Le dieu des Hébreux n'est pas représenté, c'est un fait, mais il est dépeint comme violent, irascible, jaloux, tout en étant miséricordieux... Bref, il a les traits de caractère que peut avoir un être humain. Et, de plus, il parle (à Moïse, au peuple, à des prophètes) et il écrit (sur des tables de pierre). Or qu'y a-t-il de plus propre aux hommes que la parole et l'écriture ? S'il n'y a pas de portrait physique du dieu, il est aisé de tracer de lui un portrait moral.

Au reste, la Bible ne dit pas qu'il est interdit de le représenter. Ce qui est interdit – « Tu ne te feras pas d'image... » (Deutéronome 5, 8) – c'est de fabriquer des statues ou des reliefs dédiés à d'autres divinités, les divinités des autres peuples, qui, elles, à la différence du dieu national des Israélites, étaient représentées sous des formes figuratives. L'interdit des images est une autre façon de dire : « Tu n'auras pas d'autres dieux en face de moi » (même passage, un verset plus haut).

Quant au nom du dieu, qui serait imprononçable, encore un fantasme post-biblique (si l'on peut employer ce mot de « fantasme » dans son sens pré-freudien d'illusion déconnectée de la réalité) ! Ce que Moïse a pu obtenir de plus précieux du dieu qui s'est adressé à lui, c'est son nom : « Élohim parla à Moïse et lui dit : “Je suis *Iahvé*. Je suis apparu à Abraham, à Isaac et à Jacob comme *El Shaddaï*, mais par mon nom de *Iahvé* je n'ai pas été connu d'eux” » (Exode 6, 2-3). Comment se prononçait exactement ce nom n'a aucune importance. Il était noté au moyen des signes IHVH, qui sont, par eux-mêmes, imprononçables, mais ni plus ni moins que les autres mots de la langue, puisque l'écriture hébraïque ne transcrit que les consonnes et semi-consonnes. Le nom des autres dieux qui figurent dans la Bible est, lui aussi, imprononçable ! Pour le prononcer, il faut ajouter les voyelles que l'écriture laisse de côté, parce qu'elle est un aide-mémoire, une sorte de sténo, et non pas un système où chaque phonème est transcrit, comme il en est pour la langue grecque ou pour les langues qui ont adopté l'écriture du latin. Non seulement le nom du dieu était prononçable dans la société hébraïque, mais c'était un devoir de le prononcer en prêtant serment : « C'est *Iahvé* ton Dieu que tu craindras, lui que tu serviras, c'est par son nom que tu jureras » (Deutéronome 6, 13), dit Moïse au peuple. Comment prêter serment sur un nom imprononçable ? Prendre à témoin ce dieu qu'on tiendra sa promesse ou qu'on dit la vérité, revient à disqualifier, dans ces occasions solennelles, les autres dieux, ceux que vénèrent les autres peuples : « Vous ne prononcerez pas le nom de leurs dieux, et vous ne ferez pas jurer par eux » (Josué 23, 7). Un autre verset de la Torah a pu induire en erreur : « Tu ne prononceras pas en vain le nom de *Iahvé*, ton dieu... » (Deutéronome 5, 11). Ici, c'est le mot

lashav « en vain, à tort, pour mentir », qui donne le sens. Ce qui est interdit, c'est de prêter de faux serments sur le nom de Iahvé. Ce nom doit rester un garant absolu. Il a pour fonction de cimenter la confiance que les Israélites doivent avoir les uns dans les autres grâce au dieu qui leur est commun¹.

À la source principale de ces erreurs se trouve une méprise sur la personne même du dieu : on confond Iahvé, le dieu des Hébreux, avec le Dieu unique des trois religions monothéistes. Iahvé n'est qu'un dieu parmi d'autres. Ceux qui l'adorent ne doutent pas qu'il existe d'autres dieux. Mais ils ont choisi celui-là pour être leur dieu. Ils racontent que leurs ancêtres, depuis Abraham, ont fait alliance avec lui, et que cet accord a été renouvelé du temps de Moïse, le prophète qui a rendu leur liberté aux tribus hébraïques exilées en Egypte et réduites en esclavage, pour les constituer en nation, la nation « israélite » (terme qui désigne dans la Bible les descendants de Jacob, surnommé « Israël »). Aux termes de l'« alliance », si le peuple vénère ce dieu au-dessus des autres dieux, le dieu le placera au-dessus des autres peuples et lui octroiera un « bon pays » où il pourra fonder une grande nation. Il s'agit d'un accord strictement ethnique. Et il n'est pas propre aux Hébreux. Les recueils d'inscriptions mises au jour par les archéologues dans le Proche et Moyen-Orient, datant de l'époque supposée de Moïse et même bien avant, prouvent que ce type de religion – l'une des variantes de la croyance polythéiste – était très courante. Les Assyriens, par exemple, étaient le « peuple d'Assur » ; les Babyloniens, le « peuple de Marduk ». De la même manière, les Hébreux étaient connus des autres peuples et ils se désignaient eux-mêmes comme le « peuple de Iahvé ». Le dieu confère au peuple son identité. Et, naturellement, chaque peuple a tendance à croire que son dieu est plus puissant que les autres ; qu'il l'aidera à l'emporter sur ses rivaux et ses ennemis. Les Hébreux étaient parfaitement conscients de cet état de fait. En témoigne un prophète de Jérusalem, vivant au VIII^e siècle avant notre ère : « Tous les peuples marchent chacun au nom de son dieu [de son *Élohim*, dit l'hébreu], et nous, nous marchons au nom de Iahvé, notre dieu, pour toujours et à jamais » (Michée 4, 5).

Cette modalité du polythéisme, nous l'appelons aujourd'hui de plus en plus – même si ce terme n'est pas encore connu du grand public – la « monolâtrie » : le culte rendu à un dieu de préférence aux autres, sans que soit niée pour autant l'existence des autres dieux. Et il importe de distinguer la monolâtrie du monothéisme proprement dit, qui est la conviction, érigée en dogme, qu'il n'existe et ne peut exister qu'un seul Dieu.

La monolâtrie s'accommode du rôle que peuvent jouer d'autres dieux, non seulement chez d'autres peuples mais dans le sien propre, pourvu que ce soit

1. Sur le portrait physique et moral du dieu, ainsi que sur son nom prétendu imprononçable, voir Jean Soler, *Aux origines du Dieu unique*, t. 2, *La Loi de Moïse*, éd. de Fallois, 2003 ; collection de poche « Pluriel », Hachette Littératures, 2005.

un rôle secondaire par rapport à celui qui est dévolu au dieu national. Les inscriptions et les vestiges archéologiques prouvent que Marduk, Assur et les divers dieux tutélaires de la Mésopotamie ou de la Syrie, avaient auprès d'eux d'autres divinités, de l'un et de l'autre sexe, qui recevaient, elles aussi, un culte. Il n'en allait pas autrement chez les Hébreux. Leurs récits, confrontés aux données archéologiques et épigraphiques, attestent qu'au v^e siècle encore – le siècle de Périclès – le peuple vénérât, à côté de Iahvé, d'autres dieux et d'autres déesses.

Arrêtons-nous sur les déesses, puisque l'adoption, plus tard, du monothéisme, reviendra à éliminer du monde divin toute présence féminine – au mépris de la dualité des sexes, qui est fondamentale dans l'espèce humaine, et primordiale dans la théorie psychanalytique. Datant du vii^e siècle, d'une période qui précède la destruction du temple attribué à Salomon, des inscriptions découvertes en Israël portent la formule « Iahvé et son Ashéra ». Ashéra est une déesse présente ailleurs dans la région. Il faut reconnaître en elle l'Ishtar des Mésopotamiens, que les Grecs appelaient Astarté. Elle est représentée par l'étoile qui s'allume la première quand la nuit tombe et s'éteint la dernière quand le jour revient. Cet astre est pour nous la planète Vénus. Pour désigner les dieux et les déesses pris globalement, la Bible dit souvent « les Baals et les Ashéras ». Ici, de toute évidence, Ashéra est la compagne du dieu national. Il en allait ainsi avec les autres dieux nationaux : ils vivaient en couple. Israël ne fait pas exception à la règle. Du reste, les archéologues israéliens ont retrouvé en quantité, à Jérusalem même, des figurines de la même époque représentant une femme nue.

Au vi^e siècle avant notre ère, après la destruction du Temple de Jérusalem, Jérémie, qui est entraîné en Egypte par une partie du peuple restée jusqu'alors en Judée, quand l'élite était déportée en Babylonie, reproche à ses compatriotes de vénérer une déesse qu'ils appellent la « Reine du Ciel ». L'expression désigne sans ambiguïté Ishtar-Ashéra-Astarté. À cette déesse on verse des libations et on offre des gâteaux (qui représentent une femme nue, nous le savons par ailleurs). On fait aussi brûler pour elle de l'encens. Les Judéens exilés en Egypte affirment à Jérémie que lorsqu'ils adoraient la Reine du Ciel à Jérusalem, ils étaient « rassasiés de pain » et vivaient « heureux » ; et que c'est pour s'être détournés d'elle qu'ils ont « péri par le glaive et par la famine » (Jérémie 44, 17-19). Le prophète les exhorte, en vain, à ne vénérer que Iahvé. Eux ne rejettent pas le dieu national, non, le texte est clair sur ce point, mais ils veulent rester fidèles, également, à leur déesse.

Au siècle suivant, le v^e, en Egypte encore, des militaires juifs au service des Perses qui ont conquis le pays, vivent, avec leurs familles, dans une île de la haute vallée du Nil appelée Éléphantine (près d'Assouan). Des papyrus en araméen permettent de retracer leur vie. Ils ont un temple dédié à Iahvé, où ils pratiquent des sacrifices animaux, mais ils vénèrent aussi une déesse appelée « Anat-Yahou », c'est-à-dire l'Anat de Iahvé, la compagne du dieu national.

Il faut sans doute voir dans Anat l'Inanna des Sumériens, que les Sémites de Mésopotamie ont assimilée à leur déesse Ishtar. Dans le pays de Canaan au sens large (la Syrie-Palestine actuelle), des inscriptions découvertes sur le site d'Ougarit montrent que le dieu El avait une compagne du nom d'Ashéra, et le dieu Baal une compagne appelée Anat. Toujours, avec des variantes, la Reine du Ciel !

On pourrait penser que la colonie juive d'Éléphantine était schismatique. Pas du tout ! Nous avons une correspondance échangée par ses prêtres avec les prêtres de Jérusalem pour fixer la date des grandes fêtes, comme la Pâque. Aux yeux des prêtres de Jérusalem, les Juifs d'Éléphantine ne sont pas des dissidents.

En croisant toutes ces données, nous devons admettre qu'à cette époque encore, huit siècles après Moïse, le peuple juif n'était pas monothéiste.

Alors, quand l'est-il devenu, et pourquoi ?

LA THÉORIE MONOTHÉISTE

Si l'on écarte d'emblée l'explication confessionnelle dont le gain anthropologique est nul : que les Juifs ont découvert l'existence de Dieu parce que Dieu existe, il faut essayer de comprendre les raisons qui ont pu pousser les Juifs de l'Antiquité à changer de religion : à passer du culte de Iahvé, un dieu national parmi d'autres, au dogme qu'il ne peut exister qu'un Dieu.

Ce changement de religion est oblitéré par les tenants des trois monothéismes, qui ont intérêt à penser que c'est le Dieu unique qui s'est révélé aux Hébreux. Parmi les croyants, certains chercheurs, conscients que cette idée n'est plus défendable aujourd'hui, affirment qu'il n'y a pas d'hiatus entre « Iahvé » et « Dieu » ; que le monothéisme était contenu déjà, « virtuellement » (je cite), dans l'esprit de Moïse. Autant dire que l'homme était déjà contenu dans l'amibe ! Ce qui est nié ici, pour des raisons idéologiques (en prenant le point de vue de l'Éternité), c'est le temps et la réalité de l'Histoire comme processus en partie aléatoire de transformations. Entre Iahvé et Dieu il n'y a pas continuité mais rupture, apparition de radicale nouveauté, comme entre l'amibe, ou même le singe, et l'homme.

L'hypothèse à laquelle je suis parvenu² est que les Juifs ont changé de religion quand le culte de Iahvé ne s'est plus trouvé adapté à un environnement trop sérieusement perturbé ; et qu'ils ont été contraints, pour survivre en tant que Juifs, à restructurer leurs croyances, fondatrices de leur identité, sur d'autres bases. Aucun peuple ne modifie spontanément ses croyances, ses coutumes, ses habitudes, comme aucune espèce animale ne tend d'elle-même à se trans-

2. Voir Jean Soler, *Aux origines du Dieu unique*, t. 1, *L'Invention du monothéisme*, éd. de Fallois, 2002 ; collection de poche "Pluriel", Hachette Littératures, 2004.

former. Les peuples ont une propension à l'immobilité et à la répétition du même, qui n'est pas sans rapport avec ce que Freud appelle la « pulsion de mort ». Il a fallu que les Juifs subissent un traumatisme, et même plusieurs, pour qu'ils inventent une religion inédite.

Quand le peuple hébreu entre dans l'Histoire – à partir du moment où nous pouvons recouper ce que dit la Bible avec des sources extérieures – au IX^e siècle avant notre ère, il est constitué de deux royaumes distincts et rivaux. Avait-il été auparavant unifié, sous les règnes de Saül, de David et de Salomon ? C'est ce qu'affirme la Bible mais les archéologues n'ont retrouvé aucun vestige certain de ces règnes. Les annales des nations voisines ignorent ce royaume et le nom même de ces rois. Quoi qu'il en soit, selon l'histoire reconstruite bien plus tard et devenue une Histoire Sainte, le peuple a connu son apogée avec le règne de Salomon, souverain d'un vaste et puissant État. Mais les malheurs des Israélites ont commencé dès la mort de Salomon : dix des douze tribus mythiques issues des douze enfants mâles de Jacob, n'ont pas voulu reconnaître pour roi un fils du monarque défunt et elles ont fait sécession. Ainsi serait né le royaume dit d'« Israël », doté d'une capitale nouvelle, Samarie, et de deux temples concurrents de celui de Jérusalem.

Un deuxième malheur est survenu lorsque le royaume de Samarie, le plus grand, le plus peuplé et le plus riche des deux, est tombé sous la coupe de l'Assyrie, vers la fin du VIII^e siècle, et a vu une grande partie de sa population déportée en différents endroits de l'Empire assyrien. Les exilés ne reviendront jamais. Ils ont abandonné leurs particularismes religieux et culturels pour se fondre au sein des populations où ils devaient vivre. Ce sont eux qui alimentent la légende récurrente des « tribus perdues d'Israël ».

Un troisième malheur – aussi véritable que le deuxième et aussi bien documenté – s'est produit quand les armées du roi babylonien Nabuchodonosor, après avoir mis à bas l'Empire assyrien, se sont emparées de la Judée, ont détruit la cité de Jérusalem avec son Temple, bâti, disait-on, par Salomon, et ont déporté en Babylonie l'élite du pays.

C'était là le pire des malheurs possibles, une « catastrophe » (*shoah* en hébreu), puisque le peuple hébreu s'est trouvé alors totalement dépossédé de la terre que le dieu national lui avait promise et qu'il avait eu beaucoup de mal à conquérir ; et privé en même temps du seul temple où pouvait se célébrer le culte de Iahvé.

À ces traumatismes dus au réel, ce qui restait du peuple – les Judéens – et plus précisément, dans ce reste, les prêtres, les prophètes et les scribes, ont réagi dans l'imaginaire et le symbolique : ils ont fabriqué des explications et commencé à écrire ce qui deviendra un jour la « Bible ».

On estime généralement aujourd'hui que c'est sous le règne de Josias, roi

de Judée, vers 620, un siècle après la chute de Samarie, qu'a été rédigée une esquisse du Deutéronome, le cinquième livre du Pentateuque actuel mais le premier en date des écrits de la Torah. Dans ce livre, Moïse s'adresse au peuple à la fin de sa vie pour récapituler l'histoire des relations de Iahvé avec les Israélites et rappeler les commandements qu'ils ont reçus de lui, accompagnés de bénédictions et de malédictions. Si tu respectes toutes mes lois, a promis le dieu, « tu seras béni plus que tous les peuples [...]. Tu supprimeras [littéralement, tu dévoreras] tous les peuples que Iahvé, ton dieu, te livre, ton œil ne s'apitoiera pas sur eux » (Deutéronome 7, 13-16). Et, dans un autre chapitre : « Iahvé, ton dieu, te rendra supérieur à toutes les nations de la terre [...]. Iahvé te mettra à la tête et non pas à la queue, tu seras uniquement en haut et tu ne seras pas en bas » (Deutéronome 28, 1 et 12-13). Il est clair que ces textes ont été écrits après la destruction du royaume de Samarie, car les malédictions du dieu, si le peuple est infidèle à ses commandements, concordent avec ce qui est effectivement arrivé : « Iahvé lancera contre toi une nation venue de loin », c'est-à-dire les Assyriens. « Vous serez arrachés de la terre où vous allez entrer, dit Moïse, pour en prendre possession. Iahvé vous dispersera parmi tous les peuples, d'un bout à l'autre de la terre » (Deutéronome 28, 49 et 63-64). Ces écrits ont été repris et complétés après la destruction du royaume de Judée, car les réformes du roi Josias n'ont pas empêché Jérusalem de subir le sort de Samarie : « Iahvé t'enverra, toi et le roi que tu as mis à ta tête, vers une nation que ni toi ni tes pères ne connaissiez » (Deutéronome 28, 36), verset qui vise, à l'évidence, l'exil à Babylone. D'autant plus qu'il est dit encore : « Et Iahvé te fera retourner en Égypte » (Deutéronome 28, 68), le pays d'où il les avait fait sortir d'« une main forte », comme ce fut le cas, on s'en souvient, pour Jérémie et une partie des Judéens.

Il faut retenir de ces textes que leurs auteurs ne mettent nullement en cause le pouvoir de Iahvé. Ils n'envisagent pas qu'il puisse être inférieur à celui des dieux qui soutiennent les Assyriens et les Babyloniens. Si les Israélites ont subi malheurs sur malheurs, pensent-ils, c'est leur faute. Ils ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes. Ils ont suscité la colère de leur dieu, qui les a punis. Cette explication par la culpabilité est fondamentale. Elle imprègne toute la Bible. Pour retrouver la faveur de Iahvé, le parti qui a été pris alors, sous le règne de Josias et plus tard, pendant l'exil à Babylone, a été de renforcer le culte de Iahvé en imaginant qu'il était un « dieu jaloux » : il ne tolérerait pas qu'un culte soit rendu à d'autres dieux à côté de lui, ce qui se pratiquait encore au début du règne de Josias. Le Deuxième livre des Rois raconte que Josias a pris un jour la décision d'enlever du sanctuaire de Iahvé « tous les objets qui avaient été faits pour Baal, pour Ashéra et pour toute l'armée du ciel », et de les brûler hors de la ville (23, 4). Il a ordonné aussi qu'on démolisse, dans l'enceinte du Temple, les maisons « où les femmes tissaient des vêtements pour Ashéra » (*id.* v.7). Revoilà la Reine du Ciel (qui aura encore de beaux jours devant elle) !

Gardons-nous de voir dans la réforme de Josias une affirmation ou même une préfiguration de la foi monothéiste. Les autres dieux ne sont pas écartés de Iahvé parce qu'ils sont inexistants mais parce qu'ils sont étrangers. D'autres peuples les vénèrent aussi avec l'espoir d'être favorisés par eux, tandis que Iahvé, lui, est le seul dieu qui ait fait un pacte avec les descendants de Jacob, dit Israël. Aucun autre peuple ne rendait un culte à Iahvé. La monolâtrie traditionnelle n'est pas abandonnée, elle est au contraire renforcée. Elle devient une monolâtrie exclusiviste. Le Deutéronome dit et redit, sous diverses formes : vous reviendrez au « dieu de vos pères » et vous bannirez totalement les « dieux que vos ancêtres n'ont pas connus ». À ce prix, Iahvé vous fera retourner dans la terre qu'il vous a donnée. Ces vues, largement mythiques – le Premier livre des Rois ne cache pas que Salomon a fait construire à Jérusalem, en plus du Temple à Iahvé, des sanctuaires dédiés à d'autres divinités – s'accompagnent de mesures destinées à séparer les Israélites des autres peuples, de la même manière qu'on entend séparer Iahvé des autres dieux. On conçoit alors ou on remet en vigueur, en les rendant plus contraignantes, les marques identitaires du peuple : circoncision au huitième jour, défense de travailler un jour sur sept, interdits alimentaires...³ Les Juifs doivent rester « à l'écart » des autres peuples, insiste la Torah, non pas pour être dignes d'accomplir auprès d'eux une mission universelle, comme le soutient le judaïsme de notre temps (la Bible ne dit rien de tel) mais pour qu'ils ne soient pas contaminés par eux. C'est en étant « saints » qu'ils bénéficieront à nouveau de l'« alliance » d'un dieu qui est lui-même « saint ». De là vient une exigence de pureté – un refus total des mélanges, du mixte, de l'hybride – qui est, avec le sentiment de culpabilité, l'autre trait dominant de la Torah.

Cette construction mentale n'était crédible qu'à la condition de penser que, si les Assyriens et les Babyloniens ont vaincu les Israélites et détruit leurs deux royaumes, ce n'est pas parce que leurs dieux étaient supérieurs à Iahvé, mais parce que Iahvé avait utilisé ces peuples comme des instruments, des armes pour châtier son peuple de ses infidélités et de ses transgressions. Ainsi est sauvegardée la conviction que le dieu des Israélites est le « dieu des dieux », même si l'on subit défaites sur défaites. Cette argumentation est développée en particulier par les deux prophètes de l'Exil, Jérémie et Ézéchiël. Ils peuvent s'appuyer, comme preuve qu'ils disent vrai, qu'ils sont inspirés par Iahvé, sur le fait que les Assyriens ont été écrasés par les Babyloniens. Après s'être servi des premiers, Iahvé les a punis, en utilisant les seconds, parce qu'ils avaient fait couler le sang de son peuple. De la même manière, croit-on, Iahvé punira un jour les Babyloniens – dans 70 ans, précise Jérémie – en se servant d'un autre peuple. Telle était l'espérance entretenue au sein des déportés. Et elle a paru réalisée

3. Voir Jean Soler, *Aux origines du Dieu unique*, t. 3, *Vie et Mort dans la Bible*, éd. de Fallois, 2004 ; repris dans la collection de poche "Pluriel", Hachette Littératures, 2006, sous le titre *Sarifices et interdits alimentaires dans la Bible*.

quand Cyrus, roi des Perses, s'est emparé de Babylone en 539 et a rendu leur liberté aux Judéens en exil.

Le schème explicatif paraissait validé par les événements, au point qu'un auteur anonyme de la Bible appelle Cyrus le « Messie » (l'« oint ») de Iahvé. Le retour à Jérusalem d'une partie des Judéens – beaucoup, qui avaient tiré parti de leur installation en Babylonie, ont préféré y rester – s'est effectué dans l'enthousiasme : « Quand Iahvé a ramené les captifs de Sion, nous étions comme dans un rêve ; alors notre bouche s'emplissait de rires et nos lèvres de chansons », dit un Psaume (126, 1-2). Mais cette ferveur a été suivie de désillusions, et les désillusions ont persisté pendant les deux siècles qu'a duré l'Empire perse.

Les Judéens – qu'on appellera désormais les « Juifs » – ont été contraints de reconnaître que les Perses n'attribuaient pas leur réussite à Iahvé mais à leur propre dieu, Ahura-Mazda, présenté ainsi dans les inscriptions mises au jour par les archéologues : « le plus grand des dieux, qui a créé le ciel et la terre, a créé les peuples [...], qui a fait [Darius, par exemple] roi et a donné au roi Darius la royauté sur cette vaste terre où il y a de nombreux pays ». En somme, Ahura-Mazda avait accompli pour un autre peuple la promesse que Iahvé avait faite aux Israélites : les porter à la tête des nations. Quant à eux, ils occupaient si peu de place dans l'Empire perse et ils étaient si insignifiants que les inscriptions qui énumèrent la vingtaine de peuples composant l'Empire, entre l'Indus et le Nil, ne les mentionnent jamais ! N'y avait-il pas là de quoi être perturbé ? Devait-on en conclure que le plus grand des dieux n'était pas Iahvé mais Ahura-Mazda ? Et fallait-il abandonner le dieu des ancêtres ?

Certains Juifs ont pu espérer, en gardant la même lecture de l'histoire, que les Perses seraient bientôt défaits et que Iahvé redonnerait aux Juifs la gloire qu'ils avaient connue du temps de Salomon. Mais de quoi le dieu devrait-il punir les Perses ? Ils n'avaient fait aucun mal aux Judéens. Bien au contraire, après les avoir libérés, ils les avaient aidés financièrement à reconstruire leur temple. Mieux, le roi des rois avait donné à son échanson, Néhémie, qui était juif, une mission pour qu'il se rende, à deux reprises, à Jérusalem, remettre de l'ordre dans la communauté du Retour en proie à la misère. Une autre mission avait été confiée à un « prêtre-scribe », Esdras, dont la famille était restée, elle aussi, en exil, pour qu'il dote les Juifs d'une législation reconnue par les Perses. C'est lui qui a joué un rôle décisif pour mettre par écrit les lois attribuées à Moïse, au début sans doute du IV^e siècle, en complétant le premier travail effectué sous Josias, à la fin du VII^e siècle, et poursuivi pendant l'Exil. Spinoza tenait Esdras pour le principal rédacteur de la Bible. Or les livres d'Esdras et de Néhémie qui relatent ces missions montrent à l'évidence que les croyances religieuses des Juifs de l'époque – et même des Juifs qui ont écrit ces livres, à une époque postérieure – relèvent toujours de la monolâtrie : il n'y est question que d'une alliance, qui doit être exclusive, entre l'un des dieux et l'un des peuples. Et l'explication des malheurs présents est toujours à chercher dans les fautes commises par les

ancêtres. On avait pu croire que la destruction de Jérusalem et la déportation à Babylone avaient constitué un châtement suffisant. La colère de Iahvé serait apaisée et il redonnerait à son peuple un grand royaume – tel que celui de Salomon – où reviendraient vivre, côte à côte, les déportés de Samarie et ceux de Jérusalem : cette espérance est partout présente dans les textes datant de l'Exil. Or il fallait bien constater, un siècle et davantage après le retour à Jérusalem, qu'il n'en était rien. Que pouvait-on faire de plus pour retrouver la faveur de Iahvé ? Rien d'autre, pensait-on, que de renforcer encore le culte à lui rendre, multiplier les commandements, les rites d'expiation et de purification. La mesure la plus significative prise par Esdras est probablement l'interdiction absolue des mariages mixtes et le renvoi des femmes étrangères, avec leurs enfants, considérés comme des bâtards. De la même manière que Josias avait séparé Iahvé des autres dieux en imposant le culte exclusif du dieu national, Esdras a accentué l'autoségrégation du peuple juif pour que celui-ci, épuré des éléments qui l'avaient contaminé, redevienne une « race [littéralement, une « semence »] sainte » (Esdras 9, 2). Un peuple « à part » pour un dieu « à part », telle a été l'ultime tentative pour refonder l'alliance et lui rendre son efficacité de jadis. Et cette tentative a échoué. Les Juifs ont continué à végéter, sans autonomie, sans roi, sans armée, sans prospérité, dans un minuscule canton de l'Empire perse. Ainsi s'est ouverte à coup sûr une crise qui a ébranlé dans ses fondements l'idéologie sur laquelle le peuple juif avait bâti son identité.

Le monothéisme est l'invention qui a dénoué cette crise. Une idée est apparue – sans que puisse être identifié un individu ou un groupe qui l'aurait conçue le premier, comme il en est souvent avec les inventions scientifiques les plus performantes, celle, par exemple, du zéro –, et elle a fait progressivement son chemin jusqu'à ce qu'elle s'impose comme une évidence, capable d'expliquer le passé et le présent : il n'y a qu'un Dieu. C'était là une révolution culturelle, une mutation par rapport aux croyances religieuses de tous les peuples connus de nous, y compris les croyances du peuple juif jusqu'alors. Aucune continuité logique, aucun développement naturel et nécessaire ne peut mener du culte rendu à Iahvé à la conviction qu'il n'existe et ne peut exister qu'un Dieu.

Cette nouvelle certitude a permis de porter un autre regard sur l'histoire : elle n'était plus à interpréter comme le résultat de rivalités entre peuples soutenus ou châtiés chacun par son dieu. En particulier, il n'y avait pas lieu de se demander si le dieu des Perses était plus puissant que le dieu des Juifs, comme tout le laissait croire (le laissait craindre) : il s'agissait du même Dieu, le Dieu unique, qui favorisait tantôt un peuple et tantôt un autre, selon des desseins impénétrables aux humains. Il avait favorisé autrefois les Hébreux, du temps de Moïse, de Josué, de David et de Salomon, il favorisait aujourd'hui les Perses, il favoriserait un jour à nouveau les Juifs. Il fallait seulement attendre et comprendre que c'est lui qui s'était adressé à Moïse. On retouche alors, dans cette perspective, quelques passages de la Bible – sa rédaction était pratiquement achevée –

mais on la corrige très peu parce qu'elle est considérée déjà comme un livre sacré. On jouera plutôt sur l'interprétation des textes et on écartera bientôt le nom de *Iahvé* – sous prétexte qu'il est imprononçable – pour lui substituer *Adonai*, le « Seigneur », ou *Élohim*, « Dieu » (l'Unique), en lisant à haute voix la Bible ou, plus tard, en la traduisant.

AVANTAGES ET INCONVÉNIENTS DE LA CROYANCE EN UN SEUL DIEU

Pendant les trois derniers siècles avant notre ère, la croyance monothéiste a été confinée au sein du peuple juif et elle y serait sans doute restée s'il n'y avait eu Jésus et ensuite Saül de Tarse, dit Paul. Ce dernier a tiré les conséquences logiques de l'idéologie nouvelle en disant et redisant dans ses épîtres : s'il n'y a qu'un Dieu, il est, nécessairement, le Dieu de tous les peuples et de tous les individus. Et il n'y a dès lors aucune raison de faire des distinctions entre Juifs et non-Juifs, pas plus qu'entre hommes et femmes ou entre esclaves et hommes libres, « car tous vous n'êtes qu'un dans le Christ Jésus » (Galates 3, 28). Le message de Jésus, dit Paul, est universel.

Cette position a été vivement combattue par les Juifs, y compris par beaucoup de ceux qui étaient les premiers disciples de Jésus. À leurs yeux, Paul était un renégat. La religion des Juifs devait demeurer l'apanage des Juifs et un privilège. La preuve en est qu'à cette époque encore, dans les premières décennies de notre ère, le Temple de Jérusalem, seul sanctuaire dédié à Iahvé devenu « Dieu », était interdit aux non-Juifs sous peine de mort. Si les Juifs se sont révoltés contre les Romains une première fois, en 66, ce qui a entraîné la destruction du Temple, en 70, et une seconde fois, en 132, ce qui a eu pour effet la quasi-disparition du peuple juif de la Terre d'Israël, c'est qu'ils étaient persuadés que leur Dieu, même unique, était toujours le Dieu des Juifs, et qu'il leur donnerait une victoire miraculeuse sur la superpuissance d'alors (comme il l'avait fait, avec Moïse, contre les Égyptiens). La littérature juive postérieure à la destruction du Temple par les Romains témoigne de cet état d'esprit et de ce désarroi : « Le monde qui a été fait pour nous subsiste. Et nous, pour qui il a été fait, nous disparaissions ! » (*Apocalypse de Baruch* 14, 19). Ou encore : « Si, comme tu le dis, tu as créé le monde à notre intention, pourquoi ne possédons-nous pas ce qui nous appartient ? » (*IV Esdras* 6, 59). L'ethnocentrisme des Juifs reste entier.

Le christianisme a triomphé parce qu'il a dénationalisé la religion des Juifs, ce qui l'a aidé à devenir la seule religion de l'ensemble pluriethnique et pluri-culturel qu'était l'Empire romain. Mais le succès du monothéisme a également des raisons structurelles. La foi en un seul Dieu a introduit, par rapport aux religions précédentes, une radicale simplification. À la place de systèmes polythéistes complexes et en concurrence, s'offrait désormais une croyance qui pourrait se

résumer dans cette formule élémentaire : *Tous les dieux en un, tous les hommes égaux devant lui*. Le Dieu Un a été un puissant facteur d'unification dans l'Empire romain, comme il le sera, quelques siècles plus tard, avec Mahomet et ses successeurs, pour fonder un Empire arabe.

D'un autre point de vue, cependant, le monothéisme a créé des problèmes là où le polythéisme apportait des solutions. Revenons au statut théologique de la femme. Dans le polythéisme grec, que le monothéisme judéo-chrétien a supplanté, hommes et femmes pouvaient se tourner vers des divinités féminines, parfois même en position dominante (Athéna à Athènes). Certaines cérémonies religieuses étaient réservées aux femmes (les Thesmophories). Une femme pouvait être la prêtresse d'un dieu mâle (la Pythie à Delphes, auprès d'Apollon). Dans le monde divin, les déesses reproduisaient les différents états de la femme dans le monde humain : il y avait des vierges (Artémis), des épouses (Héra), des mères (Déméter), des libertines (Aphrodite)... Tous ces jeux de miroir et de correspondances n'étaient plus possibles avec le monothéisme. De surcroît, le Dieu unique – n'en déplaise aux théologiens d'alors et d'aujourd'hui – a tous les caractères d'un dieu mâle. Ce qui fait de la femme, inévitablement, un être second. Entre les deux versions parallèles qu'offre la Genèse sur la création de la femme : soit créée en même temps que l'homme (1, 2), soit créée après lui, à partir de son corps (2, 21), c'est cette dernière qui a prévalu dans les trois monothéismes et qui est invoquée, ici ou là, de nos jours encore, pour justifier le statut d'infériorité accordé aux femmes. La version retenue est d'autant plus aberrante que, dans la réalité biologique, c'est l'homme qui est tiré de la femme et non l'inverse !

Les religions monothéistes instituées se sont donné du mal pour réintroduire du féminin dans l'Un. Le christianisme y est parvenu avec le culte rendu à Marie, mère de Jésus, appelée dans les hymnes la « Reine du Ciel ». La tradition rapporte qu'elle a fini ses jours à Éphèse. Pourquoi Éphèse ? Parce qu'il y avait là un temple célèbre à la déesse vierge Artémis, bâti sur un ancien sanctuaire dédié à une déesse mère asiatique. Vierge et mère, ainsi définissait-on la génitrice de Jésus-Christ, le Messie fils de Dieu. Les Juifs, de leur côté, ont promu, au Moyen-Âge, grâce à la kabbale, une présence féminine auprès de Dieu, la Shékina – figure que la mystique musulmane a reprise à son compte. Autant de côtes mal taillées !

Mais l'anomalie la plus grave, qui devrait miner peu à peu le monothéisme, se décèle de nos jours seulement. Les dogmes communs au judaïsme, au christianisme et à l'islam, aussi bien la croyance en un seul Dieu que d'autres convictions empruntées, plus tardivement, aux Perses ou aux Grecs, n'ont aucune assise sacrée. La Torah ne les connaît pas. Sans se préoccuper de savoir si Moïse a existé ou non, en s'en tenant au personnage littéraire, héros de la Bible, qui aurait rédigé de sa main la Torah, Moïse ne croyait pas en Dieu. Ni au Diable. Ni qu'il avait une âme immortelle. Ni que son corps ressusciterait à la fin des

temps, quand viendrait la Messie. Ni qu'un Messie devait venir. Ni qu'il avait reçu de Dieu, l'Unique, une mission universelle, etc.

Lorsque ces faits – car ce sont des faits, il ne s'agit pas d'interprétations – devront être admis par les fidèles des trois religions monothéistes, ils provoqueront chez eux, à n'en pas douter, une « blessure narcissique ». Freud a appliqué cette expression à l'émergence de l'héliocentrisme, quand il a fallu reconnaître, au XVI^e siècle, que la Terre tourne autour du Soleil, quoi qu'en dise la Bible : elle n'est pas au centre du monde ; et reconnaître encore, au XIX^e siècle, que l'homme n'est pas né tel quel, d'un coup, comme le raconte la Genèse, mais qu'il est le résultat actuel et largement aléatoire d'une très longue évolution des espèces : il n'est pas au centre de la Terre, il n'est pas le couronnement de la Création. Une troisième blessure narcissique se prépare, en ce début du XXI^e siècle, quand il apparaîtra en pleine lumière que les trois milliards de monothéistes recensés ne peuvent invoquer, au fondement de leur foi, un document écrit (l'« Écriture ») qui aurait un ancrage (un enracinement) surnaturel.

L'approche de ce moment est masquée par le « retour du religieux », ce combat d'arrière-garde qui n'épargne pas même le milieu des psychanalystes.

Peut-on être psychanalyste et « croire en Dieu », comme un tel ou un tel, alors que le fondateur de la psychanalyse avait totalement rejeté l'« illusion » héritée de ses ancêtres, et se déclarait strictement athée ?

C'est une question que je pose.

Jean SOLER

Jean Soler – *QUI EST DIEU? ou depuis quand et pourquoi les Juifs se disent-ils monothéistes ?*

Résumé : L'étude critique du texte biblique confronté aux données actuelles de l'archéologie et de l'épigraphie du Proche-Orient mène à la conclusion que les Juifs ont adopté le dogme monothéiste – il ne peut exister qu'un Dieu – un millénaire seulement après Moïse, quand la Bible était déjà presque entièrement rédigée. Le prophète du Sinaï ne parle que d'une alliance entre l'un des dieux, nommé Iahvé, et l'un des peuples, celui des descendants de Jacob, dit Israël. Comment comprendre dès lors la révolution culturelle qu'a été le monothéisme, si celui-ci n'a fait l'objet d'aucune « Révélation » ? L'explication est à chercher dans l'histoire des Juifs et, plus précisément, dans les traumatismes subis par leur peuple.

Par ailleurs, si la Bible n'est pas un livre monothéiste, les trois religions du Dieu unique se trouvent sans fondement surnaturel écrit, ce qui ne manquera pas d'être ressenti comme une « blessure narcissique ».

Mots-clés : Bible – Dieu – Iahvé – Israël (Israélites) – Judaïsme – Moïse – Monolâtrie – Monothéisme.

Jean Soler – *WHO IS GOD ? or since when and why the Jewish people say they are monotheists ?*

Summary: If we compare an analytical reading of the Bible with modern day archaeological data and the epigraphy of the Middle East, we necessarily come to the conclusion that the Jews became monotheists – believing that there is only one God – only one thousand years after Moses. The prophet of Mount Sinai in fact speaks only in terms of an alliance between one of the Gods, called Yahweh, and one of the peoples, those descending from Jacob, called Israel. How can this then help us to understand the cultural revolution that then took place called monotheism, if the latter has never been the object of a true ‘Revelation’? The answer to this question can be found if we retrace the history of the Jews, and more particularly, in the traumas suffered by the Jewish people.

The Bible is not even a monotheistic book, the three religions of the unique God finding themselves without a supernatural written basis, and this is felt keenly as a ‘narcissistic wound.’

Key-words: Bible – God – Iahvé – Israel (Israelites) – Judaism – Moses – Monolatry – Monotheism.